

La maison morte (Hamlet l'emmuré)

Paul Bélanger

Number 75, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, P. (2019). La maison morte (Hamlet l'emmuré). *L'Inconvénient*, (75), 54–58.

La maison morte (Hamlet l'emmuré)

POÉSIE Paul Bélanger

Hamlet attend que s'ouvre
le portail pour sortir
de sa solitude à l'air libre
sans se rendre compte
de sa décomposition

dans ce mouvement putride
de son agonie sur le bord
des eaux mortes
l'horizon n'est pas tranquille

il lance ses cailloux au loin
quarante-sept fois
quarante-sept fois
il les reprend

Il erre muet dans la nuit sans forme. La nuit froide, froide de novembre. Il marche et chaque pas éprouve sa capacité de résistance.

C'est comme s'il entrait dans une maison sans murs, et que d'une pièce à l'autre la pénombre changeait le paysage. Il s' imagine sur une plage de la Nouvelle-Angleterre. Il avance vers sa table et l'écrit...

Un homme se réveille brutalement au milieu de la plaine. Il rêve d'écrire la suite mais il reste dans l'embrasure. Il pense qu'il ne franchira pas cette frontière. Un lieu toutefois l'enveloppe, une épopée ou peut-être le récit d'un deuil – il ne sait pas.

Il croise des voix, des corps sans contours ; les voix sont mélancoliques comme si elles avaient le mal du pays.

Il demande son chemin mais personne ne répond à son appel. Ça reste comme un nœud au fond de sa gorge. Un nœud qui l'égorge, le réduit au silence et à la répétition. À la reptation.

Il reste un long temps sans bouger dans l'ombre. Il sent que tout le broie, que les murs se referment sur lui, quand tout en lui vole en éclats, qu'entrent en lui des mondes sauvages, sans maîtres.

Il pense à tout ce qui le brûle, au-dehors. Éloigne-toi, pense-t-il, retourne dans la maison morte.

Dans la chambre il déshabille de sang-froid
une âme gelée *qu'avons-nous fait de notre temps
imparti ?* Car l'hiver est dur et l'horizon sans mesure

la mort étendue dans son lit l'attend
mais il tarde à la rejoindre dans son esprit
une plaine se perd dans le lointain il n'en voit pas
la fin peut-on pour quelque raison frapper l'air
avec son front mais il se demande comment
traverser le couloir qui le sépare de lui-même
sans se perdre il n'en dort plus

à l'affût désormais de la petite lumière du soir

Il arrive au fond de la forêt qui lui demande de respirer.

Je t'entends, dit-elle, tu veux que j'attende mais c'est la mort qui t'a fait mourir. Je ne suis plus qu'un fantôme porté par une âme inquiète, pense-t-il.

J'étais Hamlet perdu dans l'immense nuit du monde, et j'arriverai bien au terme, moi aussi. La nuit me traverse comme un simple passage. Je marche sans colère parmi les ruines, une flèche dans les poumons, et maintenant que le temps m'éloigne contre ma volonté je cours à toutes les surfaces et ne me fixe à rien.

Le mur est un murmure
un horizon jeté par-delà le regard
et trop près pour être vu le silence
de l'air entre et sort du corps

la cuisine est si loin qu'on dirait
une soupape sur le point d'exploser

mur sombre la mort tout autour
remplit son espace elle attend
qu'on enterre deux corneilles
selon les honneurs du rite

l'allégorie s'entend
la joie est irrationnelle
qui passe de l'animal
à la voix du chant

Si tard et sans repos les formes s'adoucissent
tandis que s'épaissit le souffle suave du désir
cœur ardent il sent bien le vertige qui le gagne
des cris qui s'éteignent dans la froide étreinte
de la neige il emporte tout dans sa fuite
bocaux bricoles bêtes et autres brouilles
il ne se reconnaît plus dans les fragments
du miroir en éclats sur le plancher

Le combat est sans cesse repris entre l'ombre et lui, ça se répand dans toutes les pièces, de jour comme de nuit le ciel reste fermé à tout autre regard que le sien, à la terre non moins bleue, à la bascule de l'ombre quand la lumière s'en va ou qu'elle revient au matin.

Rien dans la matière ne persiste, ni le temps ni l'espace ne perdurent davantage qu'un coup de fusil.

Ai-je tout perdu, pense-t-il, ces arbres et ce chemin sont-ils réels ? Il les appelle, comme des frères, à son secours. Il n'attend pas leur réponse et se tire dans les feuillages, se confondant avec la ramure.

Le silence remonte en lui, lisse et feutré par la neige, replié sur son propre sujet, tant il comprend ce qu'il ne peut éviter. Quand il revient à la cuisine, les mots sont des plaies vives qui le somment de déchirer l'oracle.

Ensuite la nuit décline et il n'y a plus de lieu

Feu sur terre et sur mer

Feu feu feu

Puis l'oracle sort de l'ombre et jette ses yeux aveugles sur la ville brûlée, le ciel rouge émerge, quelques fantômes vont et viennent, sans jugement.

Le vieux fauteuil ressemble à un trône d'or décati, éclairé par un soleil mauvais. Le malheur ne suffit, un enfant passe devant lui, aérien il traverse le matin cristallin.

Il plonge sa lame au cœur du feu, le sang coule dans les rêves des voisins.

le vieux roi dort au fond de son trou brodé d'or
dehors un voilier de seize oies traverse le ciel du nord au sud
dehors la guerre dedans le totem du monde s'effrite
le roi mourant – vive le roi – s'étonne de sa disparition rapide
un revenant lance sa lance froide et le heurte sans délicatesse

Dans sa retraite il a soif entre songe et lumière
une ligne creuse des alvéoles de douleur dans sa gorge

il vit exilé en sa propre demeure et l'invisible
s'offre comme une masse à connaître

blessé par les mots qui se présentent à lui
qui le sculptent jour après jour

constance de sa voix musicienne
le livre reste ouvert sur le tabouret

N'entre pas dans ses pas la nuit transfigurée
le visage qui est la figure même de son récit

tant va le temps son chant câline les feuillages
et la durée sans densité apparaît comme un repos

les heures ne se brisent plus contre son corps
rompu et comme absent à lui-même ce jour

ne finira jamais qui décline dans un crépuscule
perpétuel les paradoxes s'accumulent

l'or et le plomb se mélangent et l'ennui
qui s'installe ne le décourage pas

le monde lui devient étranger
improbable le vent fou porte
la neige comme une monnaie
d'échange ou une petite musique
persistante par-delà les seuils

quelque soldat dans la neige
raconte sa chute et la campagne reprend
de toutes ces guerres dormantes
détruisant ses frères et sœurs
les familles et comme une insulte
le malheur se poursuit

La tragique histoire d'Hamlet est sans fin, toute veuleries,
tromperies et menteries

un parapluie est resté agrandi sur le trône décati et le trou
que nul ne voit dans son ventre s'est ouvert où il descend

et c'est dans ce point de non-retour qu'il trouve grâce.